

Pour une sociologie renouvelée de la littérature
Interview de Pierre Bourdieu
propos recueillis par Pierre-Marc de Biasi

Pierre Bourdieu, né le 1er août 1930 dans le Béarn, était un bon élève. Son trajet a d'abord été celui du jeune provincial brillant dans ses études : après le lycée de Pau, il monte à Paris, fait ses classes préparatoires à Louis-le-Grand, et entre à l'Ecole Normale en 1951. Il en sort agrégé de philo, enseigne un peu à Moulins, puis devient assistant à la Faculté d'Alger entre 1958 et 1960. Moment de rupture : à partir de cette époque, son destin change. Sa carrière universitaire se poursuit brillamment (assistant à Paris, puis maître de conférence à Lille, puis à partir de 1964, directeur d'étude à l'EHEP), mais les enjeux scientifiques ne sont plus les mêmes : il est devenu ethnologue, puis sociologue. En trois ans (1964-1966) il publie sept ouvrages (*Travail et Travailleurs en Algérie, Le Déracinement, Les Héritiers, L'Amour de l'art*, etc.) qui lui assurent immédiatement une position de premier plan dans sa discipline. Depuis, cette place de leader, qui ne cesse de lui être contestée, n'a fait que se confirmer. Directeur de la revue *Actes de la Recherche en Sciences sociales* depuis 1975, et, depuis 1982, Professeur au Collège de France, Pierre Bourdieu est l'enfant terrible des sciences de la société. Sérieux (*Le Sens pratique*) et impertinent (*Leçon sur la leçon*), plus on le consacre, plus il transgresse. Après *La Distinction, L'Homo academicus* et *La Noblesse d'Etat*, qui avaient remis en cause nos goûts, nos universités et nos élites, le voilà qui s'attaque maintenant, avec *Les Règles de l'art*, à "la sacro-sainte littérature" comme disait Flaubert. Tout le monde en prend pour son grade. Mais Pierre Bourdieu est un expert en provocation et en séduction intellectuelles : ça fait partie de sa méthode. C'est donc très gentiment qu'il m'a reçu dans son luxueux bureau du Collège de France pour répondre aux questions que je souhaitais lui poser sans complaisance. J'avais envie de l'entendre parler de son livre, mais surtout de sa démarche, et de lui-même. Je venais aussi avec l'intention de discuter pied à pied quelques points de son analyse qui m'avaient choqué. J'ai commencé par lui demandé de jeter un coup d'oeil inquisiteur sur les trente dernières années de sa vie intellectuelle. Voici quel fut, à peu près, son langage.

UN SYSTEME FORME TRES TOT

Bourdieu page1

Pierre Bourdieu : Ce qui me frappe peut-être le plus, c'est que les choses que j'ai pu faire au cours de ces trente ans, et qui semblent après coup se distribuer par phases, ont en réalité toujours été profondément entremêlées. Par exemple l'époque où je publiais sur les étudiants — *Les Héritiers* (1964), *La Reproduction* (1970) etc. — mon travail principal portait en fait sur l'anthropologie, la confrontation avec Levi-Strauss, la mise en question du structuralisme. Ma recherche sur la maison kabyle¹ était une sorte d'exercice structuraliste qui contenait déjà une certaine critique du structuralisme. Mais, de *L'Amour de l'art* (1966) à *La Distinction* (1979), et par la suite encore, ma cible n'a cessé d'être l'*intellectualisme*. Pour moi, Panofsky et Levi-Strauss, dont les oeuvres sont tout à fait immenses, ont eu le tort de poser et de traiter leurs objets d'analyse comme des textes qu'il s'agirait de déchiffrer d'un point de vue de lecteur. On analyse des rituels comme s'il s'agissait de textes. Alors qu'un rituel, c'est avant tout une sorte de gymnastique. En fait, ces intuitions-là, je les ai eues de très bonne heure. Aron me disait : "Vous êtes comme Sartre, vous avez disposé d'un système trop tôt!" Une très grande part de mon projet s'est fixée effectivement très vite, même si, par modestie —je crois que c'est le mot exact— je n'ai rendu publics les éléments de cette construction que très progressivement, après un assez long temps de maturation. Par exemple, la notion d'*habitus*, au sens très précis que je lui ai donné, était formée pour moi depuis très longtemps, et je pourrais, de la même façon, faire

¹Pierre Bourdieu, "La maison kabyle ou le monde renversé" in *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972.

remonter assez loin la plupart des questions-clés qui ont par la suite orienté ma recherche. Souvent, elles remontent à l'époque de mes études de philosophie, vers 1951-1955, lorsque je pratiquais beaucoup Cassirer. Son insistance sur la nécessité de prendre sur le mythe un point de vue de "mythopoiétique" m'a beaucoup aidé dans mon effort pour sortir de la vision objectiviste de Levi-Strauss : au lieu de prendre le mythe comme un donné objectif qu'il suffit de déchiffrer, au lieu d'accepter d'emblée l'idée d'un mythe-lettre morte, j'ai senti très vite la nécessité qu'il y avait à se situer au centre du processus génératif qui est au principe de la création mythique, ou, plus précisément de la pratique rituelle.

Pierre-Marc de Biasi : *Vous voulez dire que votre intérêt pour la sociologie se serait dégagé dès la période de vos études de philosophie?*

PB : Non, pas du tout! Ce point de vue philosophique, constitué à cette époque, n'a fait que se renforcer et se nuancer par la suite dans le travail même de la recherche qu'il orientait. Cela dit, quand j'étais à l'Ecole Normale, je partageais l'attitude la plus commune chez les intellectuels et tout spécialement chez les philosophes : le mépris le plus caractérisé pour la sociologie et pour tout ce qui y ressemble!

LE CHOC DE L'ALGERIE

PMB : *Alors où s'est situé pour vous le tournant? la prise de conscience qui vous a conduit à la sociologie?*

PB : C'est le choc de l'Algérie...Je me suis trouvé en poste comme assistant de philo à la Fac d'Alger entre 1958 et 1960, et je suis allé travailler sur le terrain pendant la guerre. Or, lorsqu'on travaille en situation de guerre, on se trouve contraint de poser les problèmes de méthode avec une extraordinaire acuité, avec une extrême vigilance théorique. On est obligé de réfléchir, radicalement et très vite, à ce que c'est que construire une interrogation, à toutes les implications d'une question, etc. J'avais entrepris ce travail sur la société algérienne parce que j'avais le sentiment que le monde intellectuel français, dont j'approuvais pleinement les prises de position éthiques (sur la torture, etc.) avait une vision assez naïve de cette société : l'avenir l'a d'ailleurs très vite confirmé dans les faits, les réalités algériennes étaient radicalement différentes de l'image que s'en formaient les intellectuels parisiens. Je voulais témoigner à ma manière, faire apparaître ce décalage, et c'est en cherchant à le faire que j'ai été forcé de me remettre moi-même en question. Je me suis trouvé contraint à un travail d'anamnèse qui a fait remonter en moi tout ce que l'apprentissage scolaire m'avait porté à refouler : l'expérience de mon enfance, mon accent, mes origines sociales... J'ai pris conscience que ces Kabyles que j'abordais avec tout le respect qu'un ethnologue doit à l'enquête étaient en fait très semblables aux gens qui peuplaient l'univers de mon enfance. Et j'ai pu ainsi retourner

ce regard (très différent de celui que m'avait inculqué l'Ecole) sur mon propre passé. Le point de départ de mon travail de sociologue est dans ce retour du refoulé, indissociable d'un engagement politique. Cela dit, je n'ai jamais appartenu à aucun parti, et c'est sans doute ce qui fait ma position bizarre dans le champ intellectuel de cette époque, et aussi aujourd'hui. Je n'étais d'ailleurs pas le seul dans ce cas. Il y avait un petit groupe de gens, de gauche, qui, à l'Ecole Normale s'opposaient au Parti communiste. Tous ces gens ont en commun d'avoir échappé aussi bien aux délires staliniens qu'aux retournements opportunistes. Ce qui s'est passé à la fin des années 50 s'est d'ailleurs reproduit sous une autre forme, mais tout aussi violente en 1968. Bien sûr, en 68, il y avait une dimension plus pittoresque, une critique des appareils extrêmement sympathique, mais, nombre de maoïstes ou de trotskystes de cette époque ont opéré des reconversions politiques (de gauche à droite) tout à fait semblables à celles des staliniens des années 50. Ce sont les mêmes qui, m'ayant condamné depuis ma "gauche", me condamnent, aujourd'hui, depuis ma droite.

PMB : *Si je vous demandais de choisir, dans votre production passée, celui de vos livres où vous vous reconnaissez le mieux, lequel citeriez-vous?*

PB : Sûrement *Le Sens pratique*, parce que c'est le bilan de tous mes travaux anthropologiques, de mon effort pour rompre avec l'intellectualisme, et parce que c'est là que j'ai formulé l'essentiel de ma théorie de l'habitus, là que se

trouve traitée la question de la spécificité de la logique de la pratique : question à mon sens fondamentale pour la critique de la vision structuraliste, critique qui s'applique aussi à l'analyse la plus commune de l'expérience des oeuvres culturelles, et en particulier des textes.

LE GOUT DE LA LITTERATURE

PMB : *Quelle est la place de la littérature dans votre itinéraire intellectuel ?*

PB : La littérature pour moi n'est pas du tout un hobby. J'ai horreur des gens qui se racontent. Mais je vous dirai seulement que, quand j'étais à l'Ecole Normale, je me préparais très sérieusement à devenir compositeur, ou chef d'orchestre...Puis j'ai dû en rabattre et j'ai pensé que je deviendrais critique d'art. Finalement je me suis transformé en philosophe...avant de devenir sociologue. J'ai organisé, dès 1963, un séminaire d'histoire de l'art et de la littérature à l'Ecole Normale, où j'ai esquissé les premières recherches dont les résultats sont présentés dans *Les Règles de l'art*.

PMB : *Vous arrive-t-il de lire pour le plaisir?*

PB : Oui, bien sûr. Cet été, en dehors de mes lectures "professionnelles" sur l'histoire de la naissance de l'Etat ou sur l'histoire de la division du travail entre les sexes, j'ai lu toutes sortes de choses comme Vargas Llosa (*La Casa verde*, pleine de réminiscences de Flaubert), Borges, David Lodge, Benet que j'aime beaucoup, Echenoz... Je lis et relis très souvent Faulkner, mais là, d'une certaine façon, c'est aussi une lecture professionnelle. En fait c'est une question très difficile que vous me posez là : culturellement, il n'y a pas forcément d'opposition entre le plaisir et la réflexion. De même qu'il n'y a pas nécessairement de frontière étanche entre les différents espaces culturels : j'ai passé ma vie à transgresser les frontières, des frontières qui neuf fois sur dix sont purement sociales. C'est le cas dans mon dernier livre où je m'efforce de cumuler les acquis de trois domaines de connaissance traditionnellement séparés : l'histoire de la littérature, l'histoire de la peinture et l'histoire de la philosophie. En réalité, on est si habitué à penser que ces univers différents doivent être pensés différemment qu'on ne voit pas qu'en chacun des champs on se pose les mêmes problèmes et dans les mêmes termes. La structure des oppositions principales dans les domaines de l'histoire de la science, de l'histoire du droit, de l'histoire de la philosophie, l'histoire de la littérature et de l'histoire de la peinture est *la même*. On observe des spécificités, évidemment, mais il y a aussi des homologues strictes, encore plus frappantes que les différences. Or, une des choses que j'ai apprises en travaillant sur la peinture, c'est par exemple le "biais" par lequel le connaisseur substitue l'*intéressant* à l'*agréable*. Je

comprends le connaisseur qui, peu à peu, devient capable de trouver *tout* intéressant, y compris les oeuvres les plus froides. Mais le risque, comme toujours, est la perversion académique, qui consiste à tout voir d'un point de vue d'interprète. Ça, je m'en défends à vrai dire assez bien : je suis capable de sombrer résolument dans la lecture naïve. C'est par exemple tout à fait par hasard que je suis tombé sur les textes de Mallarmé que je commente. Ça m'a d'abord paru vertigineux. Je me suis beaucoup méfié de ma première impression en me disant : voilà, c'est Bourdieu qui projette du Bourdieu dans Mallarmé, et qui s'émerveille de sa trouvaille; et puis j'ai relu, j'ai élargi mes lectures à d'autres textes de Mallarmé, et j'ai trouvé assez d'indices pour être certain que je n'étais pas en train de surinterpréter, mais que le texte disait bien ce que j'y avais lu d'un premier mouvement. Pour Faulkner les choses se sont passées de la même façon : ce sont des textes que j'ai lus il y a longtemps, sans intention aucune. Et à mon insu j'avais dû être sensible confusément à la logique profonde de ces textes. Je ne les avais pas oubliés. La mémoire m'en est revenue en travaillant, et je les ai relus pour les soumettre à une analyse plus approfondie. Même chose pour Virginia Woolf...

PUBLIER DANGEREUSEMENT

PMB : En moyenne vous publiez un peu plus de deux livres tous les trois ans (je ne parle pas des articles!) depuis trente ans. Est-ce que ça vous paraît normal?

PB : Oui, c'est peut-être un peu trop... Mais je n'ai pas du tout le fétichisme de la publication écrite. Je considère qu'écrire est une démarche importante, mais souvent j'ai écrit pour savoir ce que je pensais. Je ne le regrette pas. Je suis persuadé qu'on apprend beaucoup sur le sens de ce que l'on fait par le seul fait de le produire, de le porter au jour, et aussi par les réactions que l'on provoque ainsi. J'ai tiré de ma sociologie de la littérature le principe qu'il faut toujours écouter très attentivement ses adversaires; non pas parce qu'ils seraient a priori plus intelligents, mais parce qu'ils ont tellement intérêt à voir ce que je ne vois pas qu'ils ont toutes les chances de découvrir ce que, par définition, j'ai le plus de chances de ne pas voir. Si bien que, pour moi, le fait d'avoir souvent publié un peu plus tôt que la prudence ne l'aurait voulu, a été un véritable instrument de découverte. Et j'ai l'impression de n'avoir, pour une large part, derrière moi, qu'une oeuvre de jeunesse... Plusieurs de mes ouvrages ont été écrits pour faire le point sur un état de ma recherche (je pense à *L'Amour de l'art* ou au *Métier de sociologue*) ou, comme *L'Esquisse d'une théorie de la pratique*, comme les brouillons d'oeuvres à venir plus accomplies, plus achevées : je n'aurais jamais écrit *Le Sens pratique* si *L'Esquisse* n'avait pas été derrière moi au moment où j'entreprenais de l'écrire.

L'ECRITURE DU SOCIOLOGUE

PMB : *Votre dernier livre peut donner cette impression d'écriture provisoire. C'est un chantier, avec tous les charmes du chantier —prolifération des outils et des matériaux, etc.— mais aussi avec tous ses aspects déconcertants... Il s'agit visiblement d'un choix. Comment écrivez-vous? Qu'est-ce qu'écrire que pour un sociologue?*

PB : Cela dépend entièrement des cas et des objets. Par exemple, dans *Les Règles de l'art*, vous trouverez sans peine une dizaine de formes d'écritures correspondant à autant d'objets différents. Quand je travaillais sur *La Distinction*, j'ai eu à manipuler des tableaux de statistiques tellement grands qu'aucune table n'était assez vaste pour me permettre de les poser. Ce ne sont pas les entassements de brouillons de Flaubert, mais ce n'est pas plus facile à manier, et, par malheur pour moi, ça n'a pas l'élégance des manuscrits d'écrivain. Dans les milieux intellectuels chics c'est l'horreur : le livre le plus méprisé de Durkheim est son ouvrage sur le suicide, parce qu'il est plein de tableaux statistiques. Quand vous travaillez avec ce genre de matériau, l'écriture devient un problème particulièrement épineux. Les contraintes de rigueur technique et épistémologique propres au discours scientifique imposent que l'on porte une attention extrême à la langue : par exemple, je ne dis jamais "les fils d'ouvriers font cela", mais j'emploie une formule modalisée du type "les fils d'ouvriers *tendent à faire cela*", précaution que personne d'ailleurs ne relève, et qui n'empêche nullement qu'on m'accuse de déterminisme.

PMB : *Oui, j'ai remarqué... Je ne suis pas un incondtionnel de votre système, mais je vous ai lu, et j'ai noté qu'on vous fait des procès d'intention qui ne sont pas toujours bien légitimes scientifiquement. On vous taxe de réductionniste alors qu'une grande partie de votre travail, c'est vrai, a consisté à vous démarquer du réductionnisme sociologique et à multiplier les précautions méthodologiques... Mais revenons à l'écriture du sociologue.*

PB : Ce n'est pas par hasard si j'ai fait un sort à la formule de Flaubert "bien écrire le médiocre". Le sociologue a affaire, à longueur de temps, avec les réalités les plus triviales de l'existence ordinaire, exclues, par leur vulgarité, de toute espèce de discours légitime. De plus, il lui faut bien souvent *évoquer* les réalités sociales qu'il s'efforce d'expliquer : des réalités qui sont souvent inconnues de son lecteur (le bidonville, l'usine, le HLM, ou tout simplement le tri postal, ou la classe de français d'un collège de banlieue, etc.), ou qui, lorsqu'elles sont connues, passent souvent inaperçues à ses yeux, faute de catégories pour les percevoir : par exemple les petits détails de la communication interpersonnelle. En ce moment je mène une grande enquête sur ce qu'on pourrait appeler la *souffrance sociale*. Je fais des entretiens avec des gens très différents —des employés, des beurs, des cadres au chômage, etc.— et j'essaie, par un type de questionnement assez compliqué, de mettre en oeuvre une forme de maïeutique socratique, ou, si l'on veut, une socioanalyse, visant à faire dire aux gens des choses qu'ils ne savent pas complètement eux-mêmes. Le problème de la publication est très difficile, parce que dans ce cas-là je veux donner le texte même du discours prononcé, qui a une force

symbolique qu'aucune analyse conceptuelle ne pourra jamais atteindre (les gens trouvent des formulations extraordinairement puissantes). Mais d'autre part, il n'est pas possible de livrer ces textes à l'état brut, car on ne peut pas supposer que tout lecteur est capable de les recevoir sans réaction de rejet social, sans préjugé de de classe, etc. Et par conséquent, ces documents doivent être précédés de textes de présentation qui préparent le lecteur à adopter l'attitude compréhensive qui est celle du sociologue en lui fournissant des éléments d'information indispensables sur la personne, sur le contexte, etc. Or, c'est seulement au prix d'un formidable effort d'écriture que l'on peut éviter d'"épingler" l'enquêté, de le traiter comme un "cas clinique", sans tomber pour autant dans les niaiseries de la complaisance populiste, etc.

LE CAS FLAUBERT

Selon mon habitude, je travaillais sur ce problème tout en écrivant *Les Règles de l'art* et en réfléchissant sur Flaubert. Et dans cette sorte de va-et-vient entre les deux univers d'écriture, je me suis convaincu que Flaubert est parvenu à résoudre la plupart des problèmes d'écriture que les chercheurs en sciences sociales les plus lucides commencent à peine à se poser. Et qu'il les a véritablement résolus par son travail sur le style. Et je pense que c'est parce que je me suis placé moi-même devant des problèmes tout à fait semblables

à ceux qui s'étaient posés à lui, que j'ai pu trouver le *principe* du style de Flaubert, et de tous les traits, comme l'emploi de l'indirect libre par exemple, ou du "comme si", qui ont été déjà repérés par d'autres, mais séparément : à savoir l'effort méthodique pour contrôler le *point de vue* narratif, la relation ou la distance entre le narrateur et son objet. Problèmes que nous avons aussi en sociologie.

PMB : *Oui...Mais pourriez-vous préciser ce que votre livre apporte de neuf à la connaissance de l'oeuvre de Flaubert? En quoi, selon vous, est-il porteur d'un savoir nouveau sur l'écriture de Flaubert et le sens de son travail, ou, d'une façon générale, sur la sociologie de la littérature?*

PB : Je vais vous répondre indirectement car il ne m'appartient pas de me légitimer moi-même. Je viens de recevoir de Suisse un article qui montre très bien ce que l'on pourrait faire dériver d'un livre comme *Les Règles de l'art*. L'auteur énumère les diverses disciplines qui étudient la littérature et il écrit : "*La théorie des champ propose à ces disciplines une orientation de travail, un programme de recherche, ou encore sans que cette prétention doive être interprétée comme totalitaire (ce que j'aurais précisé moi-même à coup sûr!) l'espoir de se voir intégrées un jour au sein de ce qu'on pourrait appeler une théorie générale de la production littéraire.*" Voilà! C'est ce que j'ai voulu faire avec ce livre : mon intention n'est nullement de substituer la sociologie aux autres manières d'étudier la littérature, mais de leur fournir le moyen de se regrouper...

PMB : *Je veux bien croire que vos intentions aient été, au fond, pacifiques et fédératives, mais vous passez tout de même une bonne partie de votre temps, dans Les Règles de l'art, à tirer à la mitrailleuse lourde sur tout ce qui bouge dans le domaine de la critique littéraire.*

PB : Non, non! Je dis seulement que tous ces discours critiques proposent des vues partielles qu'il faut intégrer. Et je crois que le mode d'analyse que je propose permet en effet d'intégrer, de manière non éclectique, la plupart des approches en usage aujourd'hui, cela notamment en faisant sauter l'alternative paralysante entre l'analyse interne, formelle, du texte et l'analyse externe, dite sociologique du contexte. Par exemple les formalistes russes qui sont probablement ceux qui sont allés le plus loin dans cette direction n'ont pas réussi à distinguer clairement et à combiner l'analyse des rapports entre les textes et l'analyse des rapports entre les producteurs de ces textes. Il faut sortir de ce genre d'impasse. Donc j'ai une vision *intégratrice*, et pas du tout sectaire : mais évidemment on pourra toujours dire que ma démarche fédératrice est en réalité annexionniste!

PMB : *C'est assez probable... Mais, même si l'on accepte la problématique du champ telle que vous la formulez, vous admettrez qu'il existe une dimension spécifique de l'étude des oeuvres littéraires dans laquelle on ne peut pas s'engager, ni travailler avec les seuls instruments de la sociologie. Ce que nous apprennent les manuscrits de Flaubert par exemple, c'est qu'aucun phénomène d'écriture n'est interprétable de manière unilatérale. La moindre*

transformation dans les brouillons met en jeu, le plus souvent, deux ou trois variables, parfois plus : travail stylistique, élaboration symbolique, allusion socio-historique, jeu de référence à l'intertexte, jeu de mots et pastiches, ou même trace de l'inconscient, sous forme de lapsus, par exemple, etc. Ce qui est frappant dans cette logique des brouillons, c'est la pluralité des variables, et la surdétermination des phénomènes de transformation, mais sans que l'on puisse attribuer à l'une de ces variables un statut hégémonique : et pas plus à la dimension sociale qu'à une autre dimension.

"TOUT EST SOCIAL"

PB : C'est toujours la même chose! Je m'étonne toujours que l'on se refuse à reconnaître cette vérité : *tout est social!* Le style, la forme, autant que les droits d'auteur, les rapports avec l'éditeur ou avec les autres auteurs, etc. En conférant à l'écriture un statut d'exception, une sorte d'extériorité par rapport au monde social, c'est *vous* qui êtes réductionniste! Pour moi, cette attitude est indéfendable. Qu'est-ce que ça signifie? Ça veut dire qu'il y a dans l'esprit des gens, dans celui de Genette, dans le vôtre, une coupure formelle, qui sépare par exemple le style, la forme et les choses sociales. J'ai montré par exemple dans le cas de Heidegger, que les recherches les plus "pures" de la forme philosophique, pouvaient se comprendre comme des solutions de compromis (comme tous les euphémismes) permettant de jouer avec les censures propres au champ philosophique. Les critiques de la sociologie s'accordent souvent avec les sociologues qui acceptent une définition mutilée, sociologiste, de leur discipline. Dire que tout est social, c'est simplement

dire qu'il n'y a pas de transcendance, et que l'écriture, avec toutes ses spécificités, reste un phénomène social qu'on ne peut pas expliquer autrement que par le social.

QUESTIONS DE METHODES

PMB : Quand j'étais plus jeune, tout était politique... L'histoire nous a appris à nous méfier des discours qui n'ont aucun envers, dont on ne peut pas sortir, et qui se mettent d'emblée à l'abri des remises en cause. Mais, puisque nous voilà maintenant menacés de dévotion à la transcendance, il vaut peut-être encore mieux faire une exception pour la sociologie. Si donc tout est social — je ne peux que vous en donner acte — vous reconnaîtrez tout de même que la littérature construit un champ de spécificités hautement autonomes : c'est d'ailleurs le sens même d'une partie de votre livre. Pourquoi ne pas en déduire la légitimité des approches spécifiques?

PB : Mais je ne les disqualifie pas du tout! Je crois même que le champ littéraire donne à voir des réalités très complexes où se combinent toutes sortes de variables comme vous le dites. Cela dit, pour vous en donner acte à mon tour, il est vrai que travaillant à l'échelle où je travaille — échelle globale qui s'impose, j'en suis convaincu —, je ne peux évidemment pas faire à fond tout ce pour quoi je donne programme. Je crois par exemple vraiment que l'étude des manuscrits, toute l'interrogation sur la rédaction du texte, de ses états successifs, etc. a beaucoup à nous apporter, pour autant bien sûr que cette recherche ne perde pas de vue l'essentiel, c'est-à-dire l'ensemble des conditions sociales de possibilité de

l'écriture, qui ne se réduisent nullement à ce qui se donne dans l'avant-texte. Mais il est vrai qu'on peut lire le social *même là*, dans les brouillons.

PMB : *"Même là" est trop peu dire. J'aimerais que vous me précisiez où, mieux que dans les brouillons, vous trouverez le moyen de prouver de façon certaine ce que vous avancez d'un peu précis sur l'élaboration du texte, sur le rôle qu'ont pu jouer telle ou telle source, telle ou telle détermination formelle ou contextuelle? Du réel au texte, la relation ne reste au mieux que conjecturale. Ce n'est même pas encore une hypothèse de relation. Pourquoi donc minimiser les richesses de cette immense source d'informations que sont les documents de rédaction de l'oeuvre? C'est un espace où vous pouvez observer directement la manière dont l'écrivain invente, innove, fait ses choix, où vous voyez se définir sous vos yeux ses stratégies les plus secrètes de défense et d'attaque. Pour une étude des conditions sociales de possibilité du texte, il me semble que c'est une mine!*

PB : Je ne vous conteste pas du tout l'intérêt de cette approche. Avec ce "même là" je voulais dire que ce que vous cherchez s'exprime dans plusieurs langages. Toute une pratique d'ethnologue et de sociologue m'a enseigné que, heureusement, la réalité sociale et ses structures se donnent à nous de plusieurs façons : dans les discours, dans les textes, mais aussi dans les pratiques, dans les institutions, etc.. Il y a une sorte de masochisme chez les critiques qui fétichisent le texte : ils préfèrent aller chercher les choses exclusivement dans l'écriture, c'est-à-dire là où il est, souvent, particulièrement difficile de les lire, alors qu'on peut parfaitement trouver les mêmes informations en clair ailleurs, par exemple dans le domaine des pratiques. Mais ce n'est pas

tout : même pour comprendre le style il faut avoir en tête la structure de l'espace social. Et je suis en effet persuadé que vos analyses des brouillons, toutes ces études des avant-textes pourraient devenir un moyen exceptionnel pour saisir les stratégies sociales d'écriture, qui se définissent sous la contrainte des structures sociales du champ. Si j'en avais le temps je crois que je pourrais en faire la démonstration; j'y ai beaucoup pensé en lisant vos travaux. Mais, pour le moment, j'ai l'impression que l'étude des avant-textes verse trop souvent dans le formalisme, en oubliant de prendre en compte l'essentiel c'est à dire la structure du champ.

DIMENSION PROGRAMMATIQUE

PMB : A propos de cette structure du champ littéraire des années 1850-1900, il m'a semblé que la description que vous en donniez était largement empruntée à des études universitaires un peu décalées historiquement (vers 1910-1925), et que vous preniez pour de l'argent comptant ce qui n'est au fond que la manière très datée dont les "histoires littéraires" de cette époque se représentaient les mouvements, les écoles, les tendances et les antagonismes de la génération précédente. Etes-vous tout à fait sûr que les problèmes se soient posés en ces termes pour Flaubert et Baudelaire au moment où ils écrivaient?

PB : Vous savez, pour faire cette description de champ, j'ai lu, j'ai vraiment beaucoup lu! Je pense que ce que j'ai fait est perfectible. Cela dit, j'ai lu tout ce qui a été écrit par les critiques et je pense qu'ils ne vont pas bien loin dans la

description des conditions sociales dans lesquelles Flaubert a écrit, je vous l'assure, même ceux qui affichent des prétentions sociologiques. J'ai fait l'effort d'aller voir de près ce qui se passait sur la scène littéraire parisienne de l'époque. Naturellement je ne prétends pas avoir dit le dernier mot. Il reste beaucoup à faire : c'est *un programme*. Vous n'avez pas tort en disant que les noms des écoles ou mouvements auxquels je me réfère sont en partie décalés et que les relations entre ces tendances sont un peu simplifiées : ce sont des labels indigènes, et il conviendrait certainement d'approfondir... Ce que je sais, c'est que maintenant, pour me critiquer, il faudra pour de bon se mettre au travail, et proposer une construction méthodique, et systématique. Et c'est comme cela que je définirais l'utilité de mon livre : c'est une provocation au travail et un programme de recherche. J'ai été souvent déçu, vous savez, en préparant ce livre de ne pas trouver de travaux sur lesquels m'appuyer (en dehors de ceux qu'ont mené mes propres élèves, notamment Christophe Charle et René Ponton). Les études littéraires sont un domaine où l'on accepte un indigence méthodologique qu'on n'accepterait nulle part ailleurs dans les sciences de l'homme. A très peu d'exceptions près, d'ailleurs mal vues ou dépréciées, les études littéraires sont protégées par une tradition de sacralité qui autorise une sorte de "n'importequisme" méthodologique : le biographisme, le psychologisme, etc. Je ne condamne pas, je suis sans doute le premier à comprendre les raisons de cet état de choses, qui sont profondément sociales; je constate. Ne parlons pas de l'histoire de la philosophie ou du droit, où

c'est encore pire! Ce sont des disciplines qui ont gardé le monopole absolu de leur histoire et qui se tiennent radicalement à l'écart des sciences sociales. Dans le domaine littéraire, la protection est forte, mais il y a quelques failles, dont celle dans laquelle je viens de m'introduire.

PMB : Comment voyez-vous l'avenir de cette recherche en sociologie de la littérature?

PMB : Eh bien, je vois dans ce livre une sorte d'appel à l'intégration non éclectique des recherches littéraires qui se trouvent aujourd'hui séparées pour des raisons sociales qu'il faut reconnaître et surmonter. Chacun vit en défendant son petit monopole sur un canton aussi petit que possible; c'est une loi bien connue des sociologues de la science : il vaut mieux être le premier dans une petite province du savoir, que le second dans un empire plus large. Mais cette logique qui peut être un moteur de progrès en spécialisant les recherches, aboutit aussi à les atomiser, à produire une infinité de micro-spécialités. Il serait temps aujourd'hui de commencer à travailler de manière concertée, en abandonnant l'esprit de chapelle pour s'atteler à une vraie théorie de la production littéraire. Pourquoi ne pourrions-nous pas avoir une science unifiée qui s'occuperait tout à la fois des questions formelles, des genres, de l'analyse du texte, des avant-textes, du style, et des conditions sociales de la production littéraire? Bien entendu, il faudrait d'abord résoudre un problème de formation tout à fait central pour

ces fameuses facultés de lettres qui crèvent de ne pas avoir su créer, comme les facultés des sciences, ce tronc commun initial dans lequel tous les futurs chercheurs commenceraient par acquérir la connaissance des méthodes.

CONSECRATION ET TRANSGRESSION

PMB : Qu'est-ce que ça fait d'être devenu un sociologue consacré? N'est-ce pas une situation un peu contradictoire avec votre parti-pris d'innovation et de désobéissance intellectuelles? Où en êtes-vous, à ce sujet, dix ans après votre entrée au Collège de France?

PB : L'entrée au Collège de France m'a posé un véritable problème. En fait, j'ai beaucoup hésité, au point même qu'avant mon élection, j'avais du mal à faire comprendre mes hésitations aux amis qui me soutenaient et qui pouvaient finir par croire que je leur reprochais d'être ce qu'ils étaient. D'ailleurs, les dates en témoignent : cette période d'entrée au Collège, 1981-1982, s'est accompagnée pour moi d'un intense travail de réflexion sur la question de la consécration (j'ai par exemple écrit un texte intitulé "les rites d'institution"), et ma leçon inaugurale avait pour objet la notion même de consécration. Dix ans après, je dirais que le statut de Professeur au Collège n'a pas changé grand chose à mon travail, si ce n'est peut-être qu'il m'a permis d'aller un peu plus loin dans mon effort de remise en cause des institutions qui m'abritent et de moi-même. Je me souviens qu'un jour, je

me trouvais à Princeton pour faire une conférence sur Flaubert et Manet —j'analysais la réception qui a été faite au tableau de Manet *Le Torero mort*— et je réfléchissais au destin de cet artiste qui a frôlé la folie à force de vouloir aller jusqu'au bout de son projet, à force de rompre avec l'académie et l'académisme, et tout ce qui s'en suit, la perspective, etc. A l'évidence, on ne défie pas les croyances essentielles du monde social impunément : on s'expose à se voir taxé d'incompétence, d'absurdité, voire de folie. Et, comme Zola le raconte dans *L'Oeuvre*, Manet a certainement vécu son "excommunication" de manière profondément dramatique. Ce jour-là, à Princeton, très immodestement, je me suis dit qu'au fond je me trouvais dans une situation un peu analogue. Je défie un certain type de positivisme, en matière de statistique comme en bien d'autres domaines, et je le fais tout à fait délibérément à partir d'une option épistémologique bien définie. Mais, par un certain aristocratism (il n'y a pas que les philosophes qui ont droit à l'élégance), je me refuse souvent à dire le minimum qui suffirait pour que les gens reconnaissent une intention claire, un parti, là où ils vont m'imputer une faute. Or, si je suis tout à fait résolu à aller jusqu'au bout de mes défis, il est parfois très difficile de faire face à l'incompréhension sans perdre courage. La consécration n'a pas d'autre avantage pour moi que de m'aider à persévérer dans la transgression.